LA GALÈRE DU CHÔMAGE

Paris, place de la Bastille, 1er mai 1996, dix-huit heures trente. Les calicots rangés sous le bras, la foule s'éparpille. La fête est finie. Le vacarme né du télescopage des musiques française, kurde et marocaine qui rivalisaient de décibels il y a quelques minutes à peine a fait place à la valse silencieuse des véhicules de nettoyage de la ville. De son côté, la police presse quelques retardataires à dégager les lieux. Si ces militants ont accumuler un léger retard, c'est qu'ils n'étaient pas venus uniquement munis de calicots. Soigneusement démontés puis agencés dans la benne d'un camion, les panneaux de « la galère du chômage », un espace mobile d'exposition et d'information, sont prêts à être stockés… avant d'être réutilisés ? Qui sait ? Dans quelques semaines peut-être…

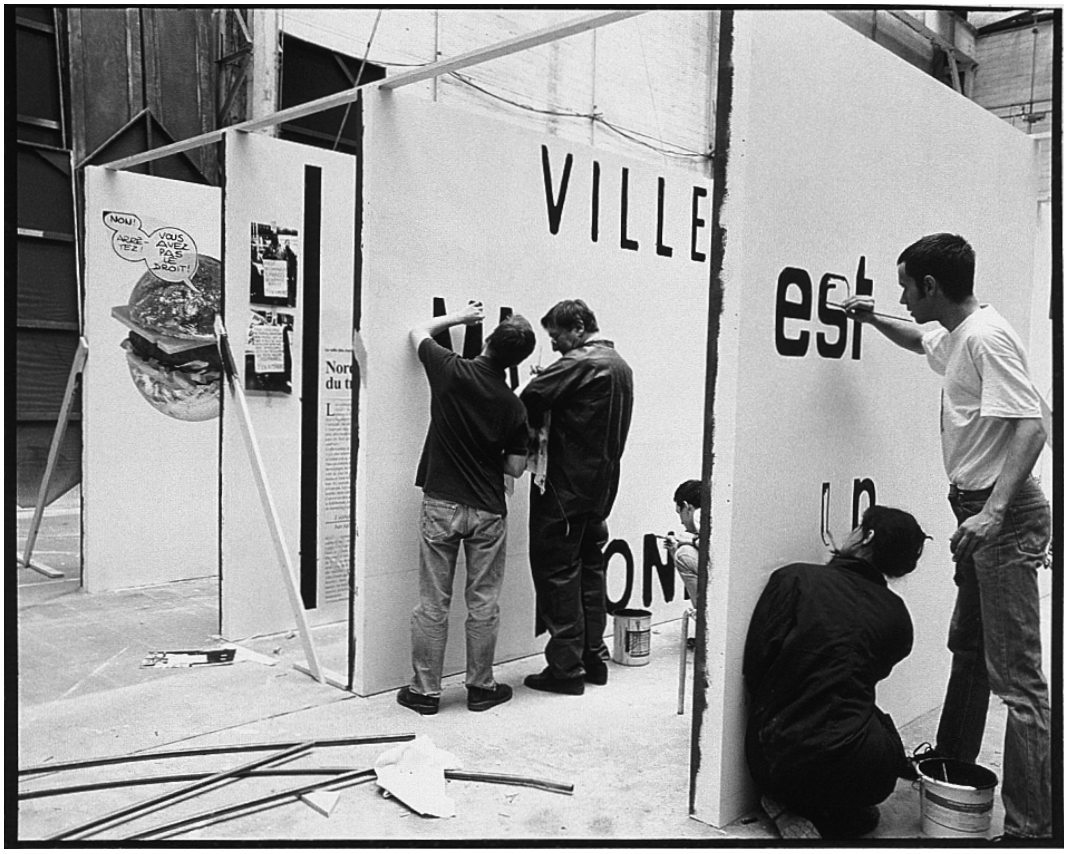
Ivry-sur-Seine, samedi 6 avril 1996. Au septième étage d'un H.L.M. faisant face à la Mairie, un plateau de 360m^2 investi par Ne pas plier. Cet après-midi, comme depuis quelques week-ends, Marc Pataut (photographe) et Gérard Paris-Clavel (graphiste) accueillent une douzaine d'étudiants originaires de diverses écoles supérieures artistiques. La présence de ces étudiants découle indirectement des « Universités d'urgence », une expérience pilote inaugurée en 1994[1]. Jean-François Chevrier, professeur aux Beaux-Arts de Paris, posant comme postulat que « la production du savoir est inséparable de sa transmission », certains professeurs ont ouvert leurs cours à des associations, des scientifiques, des créateurs et des chercheurs en sciences humaines. Autre originalité : ce nouvel espace d'information et de débat public est ouvert à quiconque en formule la demande. Le but affiché est clair, en fournissant des clefs d'accès et des outils de compréhension aux savoirs spécialisés, il s'agit d'abolir les barrières entre « ceux qui savent » et « ceux qui voudraient savoir ». Lieux et moments de rencontres, ces « séminaires ouverts » conduisent parfois — et c'est bien sur l'un des buts recherchés — à la poursuite d'échanges à l'extérieur. Ainsi, les étudiants ont été invités par Ne pas plier à collaborer à un projet avec l'APEIS (Association pour l'Emploi, l'Information et la Solidarité des chômeurs et des travailleurs précaires), l'une des associations récemment accueillies par Chevrier dans le cadre de son séminaire consacré à la mondialisation du capital.

MONDIALISATION DU CAPITAL

Autour de la table, on cause technique, création, répartition des tâches… Gérard Paris-Clavel manipule une maquette en carton. « *Ce sera la galère du chômage !*[2] *Un espace mobile qui abritera des créations, des informations écrites, graphiques et chiffrées autour de deux thèmes : la mondialisation du capital, et la précarité.* » La réalisation du projet est l'un des nombreux fruits nés de la complicité que partagent Ne pas plier et l'APEIS. Depuis cinq ans, les trois chevilles ouvrières de Ne pas plier, Gérard, Marc et Isabel de Bary (administratrice-femme orchestre), se sont engagées activement aux côtés de l'APEIS dans la lutte que cette association mène pour défendre les chômeurs. Comment ? En produisant et diffusant des images spécialement destinées aux luttes de l'APEIS : l'abolition du système de dégressivité des allocations chômage, la revendication du droit de représentation des chômeurs à l'ASSEDIC,

à l'UNEDIC et à l'ANPE, les transports publics gratuits pour les chômeurs, la réduction massive du temps de travail, la transformation des emplois précaires en emplois stables, la création d'emplois à visée sociale…

Montreuil, lundi 29 avril. L'atelier 1.3 (un point trois), spécialisé dans la réalisation de décors pour spectacles, grouille de monde. Ils s'appellent Boris, Mylène, Pierre, Julianne, Daniel, Dominique, Christian, Michaël, David, Totof, Olivier, Christine, Gilles, Lucien, Antoine, Kenji, François, Valérie… Étudiants, artistes, sympathisants, ils sont venus prêter main forte à Isabel, Gérard et Marc. Le décompte final est enclenché, il leur reste deux jours pour achever cette structure monumentale. Accueillis à bras ouverts par Michel Heulin et ses collègues de 1.3, les membres de Ne pas plier se félicitent de cette rencontre inespérée. *« Il y a une semaine à peine, on ne connaissait pas Michel. On lui a brièvement expliqué le projet et d'emblée il nous a dit "OK, je suis partant". On bénéficie de son infrastructure, de ses outils, de ses compétences professionnelles, et last but not least, il nous offre gracieusement toute la peinture nécessaire. Ce gars est en or ! »* s'exclame Isabel de Bary.



DES OUTILS POUR PENSER L'EXCLUSION

Répartis en rangs d'oignons, les panneaux de la future « galère » sont peu à peu habillés. Sur la peinture blanche maintenant sèche, des affiches ont été collées. On y retrouve quelques unes des images créées ces dernières années par Gérard Paris-Clavel : « *Money World* » (1989), « *Money Land* » (1992), « *la Terre consommée* » (1991), et surtout « *Il y a tout qui va pas* » (1994) déclinée dans trois versions différentes. Autant d'images qui, depuis leurs dates de création, sont « entrées en résistance ». Elles voisinent avec des infos écrites, graphiques

ou chiffrées. Deux articles ont été mis en avant : Le premier, *le mouvement social, force de résistance*, est signé François Chesnais. Économiste et chroniqueur, Chesnais est l'auteur de l'ouvrage *la Mondialisation du capital*, thème générique de cette « galère ». Le second article est tiré du quotidien Le Monde et rend compte de l'ineptie d'un système où « *le recul du chômage aux Etats-Unis provoque une chute des marchés* ».

En même temps que se superposent les couches de peinture rouge sur les faces extérieures des panneaux, on s'échange les dernières nouvelles, on rencontre ceux auxquels on ne s'attendait pas. « *Toi, ici ? Je pensais que tu étais au Brésil !* » lance quelqu'un à Dominique. « *Non, je suis encore en France pour quelques jours… J'en ai profité pour donner un coup de main. Je repars la semaine prochaine pour y exposer au Musée d'art contemporain de Recife.* » lui répond-t-elle d'un air enjoué. Plus loin, dans une salle obscurcie de l'atelier, Gérard installe un projecteur dia. Une fois secs, quelques uns des panneaux y sont amenés. « *Quel panard cet objectif de 28mm ! A peine trois mètres de recul et les images projetées sont gigantesques.* » Armés de crayons, Mylène, sérigraphes, et Antoine, peintre, procèdent au marquage des contours. Dans quelques minutes, à l'aide de pinceaux, ils iront combler les vides de leur graphique intitulé « *un Monde inégal* ». La taille des pays y est représentée proportionnellement à leur PIB. L'effet est saisissant !

Pendant ce temps, Marc Pataut est occupé à fixer deux agrandissements de ses photos. Deux clichés poignants pris le 23 mars lors de l'intervention de l'APEIS dans un supermarché de Saint-Denis pour protester contre la dégressivité des allocations chômage. « *Notre travail à Ne pas plier consiste à fournir des outils aux exclus pour qu'ils pensent le politique. Aujourd'hui, ce sont eux les plus à même d'y penser.* » confie Marc tout en agrafant sous l'une de ses photos le témoignage de René B., un chômeur de Courbevoie aidé par l'APEIS. « *Cela fait trente mois que je suis au chômage. J'ai 54 ans et je croyais, vu mon âge, que je ne descendrai jamais*

sous la barre des 3 395 francs par mois. Je suis allé à l'ASSEDIC et on m'a dit que cela faisait plus de deux ans que ma rupture de travail avait eu lieu, que je n'avais pas droit au maintien, et que j'étais en période de dégressivité. »

Assez étonnamment, plusieurs étudiants qui s'étaient engagés dans le projet début avril ne sont pas ou peu venus, ce qu'Isabel ne manque pas de déplorer : « *Je n'ai pas suivi ces rencontres de très près, mais je sais que Marc et Gérard attendaient plus de la part des étudiants. Ceux-ci sont actuellement en "charrette", mais il ne faut pas y trouver la raison unique de leur absence. Je pense que beaucoup de jeunes craignent le regard critique des professionnels. Alors que des espaces leur avaient été "réservés", Valérie et Gilles sont les seuls étudiants à avoir proposé quelque chose de personnel pour enrichir le char.* » Gilles, récemment diplômés des Beaux-arts, partage cet avis. « *C'est dommage pour eux. Ils passent à côté de quelque chose de fort* » regrette-t-il. Lui n'est pas en reste, il a amené dans ses cartons l'un des ses récents travaux - une réflexion plastique sur l'ergonomie — afin qu'il soit intégré aux côtés des images de Gérard et Marc.

Plus tard dans la journée, alors que les panneaux sont progressivement assemblés, la *galère du chômage* prend forme. Dix mètres de long sur deux et demi de profondeur, la maquette des débuts n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. Pointant du doigt un des angles de la structure, Daniel interpelle Marc et Gérard « *Y'a un truc qui me chipote depuis tout à l'heure. Le regard alarmant du gosse africain de l'affiche "Money World" interroge la photographie des chômeurs en pleine manifestation. En déplaçant la photographie de Marc à l'autre extrémité de la structure, on pourrait peut-être éviter ce hasard malheureux.* » Gérard acquiesce, l'observation est pertinente. Coup d'oeil sur le plan de montage. Daniel a vu juste, une erreur est intervenue dans l'assemblage des panneaux. La journée est terminée, on réglera le problème demain.

COMPLICITÉ

Chaque jour, depuis le début du chantier, Richard Dethyre et Malika Zediri-Corniou, respectivement président et vice-présidente de l'APEIS, essaient de s'octroyer quelques minutes pour venir encourager les troupes. Quelques jours après, Malika confiera : « *On s'est progressivement rendu compte que Gérard, Marc et Isabel étaient vraiment flippés. Ils avaient besoin d'être rassurés, ils voulaient notre accord sur tout ce qui allait figurer sur la galère.* » Est-ce dû au souci constant de ne pas parler à la place de l'APEIS ? Bien évidemment, on ne peut occulter la richesse de la complicité entre les deux associations. Mais d'autres raisons expliquent la tension actuelle. « *Nous vivons une transition très importante à Ne pas plier. Au-delà des tracas financiers que nous traversons depuis plusieurs mois, nous venons de mettre en place un nouveau conseil d'administration ? De quatre membres initiaux, dont nous trois, nous sommes passés à huit. Une nouvelle dynamique est insufflée, Ne pas plier va évoluer* » explique Isabel. « *Alors que beaucoup veulent montrer leur force, nous exposons notre fragilité* » poursuit Gérard. Fragilisés, les membres de Ne pas plier en profitent pour rebondir et pour faire dans le monumental. Mais faire le pas de *la galère* n'a été possible que grâce aux cinq années d'écoute et de travail préalables. Malika Zediri se souvient des débuts. « *Peu après la création de l'APEIS, nous avons rencontré des membres de Ne pas plier pour étudier les possibilités de collaboration. Au départ, la demande émanait plutôt de notre part. On leur a dit en substance "fournissez-nous du matériel pour notre bataille". Assez vite, Marc, Gérard et Isabel se sont immergés dans le quotidien de l'APEIS. Un quotidien fait d'urgences qui nécessitent sans cesse le recours à l'action. Ils ont participé à nos réunions, rencontré les chômeurs*

qui fréquentent notre comité, nous ont accompagné à l'ASSEDIC, à l'ANPE, dans nos actions... Depuis, l'échange n'a cessé de se nourrir. Aujourd'hui je parlerais plus volontiers de complicité. » Vue de l'extérieur, la connivence semble telle que l'on peut se demander comment elle pourrait encore se développer sans nuire à terme à l'une des deux associations. Fausse question ! Il reste quantité de choses à approfondir. A commencer par le mensuel *Changer d'ère* publié par l'APEIS. Outil d'information publié à 5 000 exemplaires, il constitue un enjeu stratégique pour le développement de l'association de chômeurs. Le hic ? D'abord, la difficulté de concevoir un journal qui soit lu par les exclus. Ensuite et comme beaucoup de publications à faible tirage, la maquette et le traitement des visuels laissent à désirer. Pourquoi ne pas y réfléchir avec Ne pas plier ? « *On a commencé à le faire* » précise d'emblée Isabel. « *À la demande de l'APEIS, nous avions réalisé la maquette d'une double page. Ils n'en ont conservé qu'une partie. Charcuté, le travail ne ressemblait plus à rien. Au début, Marc et Gérard leur cédaient des images. Jusqu'au jour où, à cause du recadrage de certaines photos, des oublis répétés de crédits photographiques ou encore des réinterprêtations hasardeuses — couleurs, traits, caractères… — de certaines images de Gérard, nous avons été contraints de revenir sur nos intentions. Peu à peu, nous essayons de faire comprendre aux responsables de l'APEIS et à l'équipe rédactionnelle de* Changer d'ère *que s'ils expriment mal leurs luttes, ils seront freinés dans leur progression. Pour durer, ils doivent marquer leur place de façon très forte.* » De son côté, Malika Zediri reconnaît que Changer d'ère constitue actuellement une pierre d'achoppement. « *Nous savons que notre journal est "indigérable" pour un chômeur. Nous avons eu à ce propos de nombreuses discussions houleuses avec les membres de Ne pas plier. Il faudra trouver le juste équilibre entre la revendication et la création… Ce point de rencontre existe, il faudra mettre le doigt dessus. L'APEIS a encore beaucoup à apprendre. Trop souvent encore, nous négligeons cette chance incroyable d'avoir des créateurs de leur trempe à nos côtés.* »

VISIBILITÉ

Place de Valenciennes, 1er mai, midi. Les panneaux sont déchargés du camion, et progressivement assemblés. Marc Pataut et Michel Heulin, visseuses en main, plantent des dizaines de vis. Autant Michel Heulin, pro du décor, déborde de sérénité quant à la solidité de la *galère* — il a amené quelques traverses diagonales en guise de contreforts supplémentaires — autant l'inquiétude se lit sur les visages de Marc, Gérard et Isabel. Tiendra, tiendra pas ? La première moitié de la galère est assemblée. Elle est déplacée sur quelques mètres. Les roulettes épousent parfaitement le goudron de la chaussée. « *Ça roule !* » claironne Gérard avant de laisser éclater sa joie dans un long rire inimitable. Un militant CGT passe, s'attarde devant la *galère*. « *On voit grand à l'APEIS !* » lance-t-il, le sourire en coin.

Aujourd'hui, la difficulté de mobiliser des chômeurs s'en ressent d'autant plus que la Fête du travail ne correspond plus à grand chose pour eux, les exclus du monde du travail. D'où le souci de Ne pas plier d'offrir un maximum de visibilité à l'APEIS. Immobilisée durant l'heure qui précède son départ, la *galère* se donne à voir et à lire. De nombreux manifestants y opèrent une longue halte. Ils lisent, s'étonnent parfois des chiffres[3], échangent leurs impressions. Une chorale entonne a capela et en canons un blues du chômage multilingue qui dit la poisse, la fatigue, la solitude. Quelques minutes avant que le cortège ne s'ébranle, on aperçoit l'économiste François Chesnais se frayer timidement un passage dans la foule qui déambule dans la *galère*.

QUALITÉ D'ÉCOUTE

Derrière plusieurs rangées de calicots brandis par des chômeurs, la *galère du chômage* clôt le cortège APEIS. Ce sont des sympathisants de Ne pas plier et non des chômeurs qui supportent la structure. « *On s'est tâtés avant d'opter pour cette solution qui nous semble la plus*

prudente » prévient Gérard. « *Construire cet espace, c'est une chose. Après, il faut l'amener à bon port sans incident. Ce qui aujourd'hui ne peu se faire sans que l'on crie, que l'on rappelle nos "galériens" à l'ordre. En aucun cas, nous ne voudrions "dans le feu de l'action" nous emporter contre un chômeur qui aurait été imprudent ou simplement distrait. Ils sont dans une détresse telle qu'ils ne comprendraient pas.* » Un propos complété par Richard Dethyre, président de l'APEIS, pour qui « *l'une des conséquences dramatiques du chômage est qu'il génère la honte et le repli sur soi. Les chômeurs qui ont rejoint le cortège APEIS font preuve de courage.* » Revenant sur une action menée dans un supermarché de Saint-Denis par l'APEIS début mars, il raconte. « *Ce jours là, nous avions réussi à mobiliser 300 sans-emploi. Avant l'action, beaucoup d'entre eux avaient peur. Car aujourd'hui, il faut une bonne dose de courage pour s'exposer comme chômeur dans un lieu public. Un chômeur qui entre en lutte, c'est quelqu'un qui a décidé de briser la chaîne de la solitude.* » « *Plus jamais seuls !* », c'est d'ailleurs le slogan de l'APEIS qui résume à merveille la raison de l'association. De sa longue expérience, Gérard en tire une observation fondamentale. « *Moi aussi, je vis dans la détresse. Mais à la différence de nombreux exclus, ma détresse est d'une autre nature, elle est intellectuelle. Car j'ai la chance d'être entouré d'une famille, d'amis… de jouir d'un certain confort culturel : des outils d'expression et des repères idéologiques qui me permettent d'exprimer ma révolte tout en la canalisant. La grosse majorité des chômeurs n'ont pas cette soupape de sécurité, ceux-là vivent leur détresse et/ou leur misère dans la culpabilité et la solitude… Ce que beaucoup de monde semble encore ignorer. Même les syndicats paraissent loin de saisir l'amplitude du drame qui se joue. Il suffit de lire le slogan de la CGT en ce jour de Fête du Travail : "Gagnant avec la CGT". Sans s'en rendre compte, ils propagent l'idéologie de la droite qui veut qu'il y ait de gagnants, des meilleurs, des premiers…*» Constamment partagés entre leur travail personnel, la réflexion en groupes de travail et l'action militante sur le terrain, les membres de Ne pas plier semblent être arrivées à une forme de partage aussi rare qu'équilibrée. « *Si les images et les mots que nous diffusons sonnent juste, c'est dû à la qualité de ce que nous entendons* » se défend Gérard avant de poursuivre : « *Nous sommes dans une société qui cache la vérité des rencontres. Or, c'est dans la durée et la qualité d'écoute que l'on accorde à l'autre que les conflits trouvent des issues. Sans quoi, les différences se refoulent et sont vécues comme des divergences… Ce qui conduit entre autres au fascisme.* »

Alors que déjà, le cortège approche de la Bastille, Malika revient sur l'articulation revendication-création. « *On veille à ce que l'APEIS ne soit pas dépassée par les images véhiculées lors de ses actions. Pour assurer la cohérence de notre démarche, nous devons faire corps avec les images, former un tout. Ce qui est compliqué, c'est de trouver le bon rythme. Aujourd'hui, tout se passe dans et autour du char, nous éprouvons des difficultés à garder le groupe soudé.* » L'élasticité du cortège APEIS serait-elle à l'origine de l'erreur commise par la journaliste France Berlioz, qui couvrait l'événement pour l'Humanité ? Le lendemain, elle écrit « *(…) La lutte contre le chômage est aussi en première ligne de ce 1er mai. Comme un cri d'alerte. "Faites du travail", revendique la banderole de l'APEIS qui invite les chômeurs à ne plus rester seuls. "Résistance, existence" lance un militant à un SDF qui hésite à entrer dans la marche. "Chirac, t'as pas cent balles, on crève la dalle", crie un jeune chômeur. Les militants d'AC! sont carrément venus avec leur expo. Sur roulettes s'il vous plaît.* » Certes, une approximation pareille ne fait pas plaisir à Gérard Paris-Clavel, mais plus loin, elle l'interpelle. « *Même si certains considèrent ce type d'erreur comme un détail, elle reste néanmoins symptomatique du fossé qui s'est creusé entre la presse et le terrain des luttes sociales. C'est la preuve que beaucoup de journalistes ne sont plus réellement en phase avec la rue. À un niveau bien plus général et autrement scandaleux, le traitement journalistique des grèves de décembre en avait fait la preuve éclatante.* » Les médias ne dénonceraient-ils plus que de loin ? Ont-ils renoncé à sonder le gouffre qui sépare les politiques des citoyens ? Peut-être la généralisation est-elle excessive, mais des signes avant-coureurs et persistants laissent présager du pire.

Vincent Meessen[4]

[1] A l'initiative de ce projet, on retrouve les Périphériques (ex-étudiants de la faculté de philosophie de Paris VIII), le Laboratoire d'études pratiques sur le changement et les philosophes Isabelle Stengers et Pierre Levy.

[2] Au stade de la maquette, les surfaces extérieures de l'espace mobile devaient être munies de répliques de rames, d'où le nom « la galère du chômage ».

[3] Bientôt 5 000 000 de chômeurs en France. 53 % des demandeurs d'emploi ne touchent aucune allocation, la moitié des chômeurs indemnisés perçoivent moins de 3 000 fr par mois.

[4] Licencié en communication, travailleur socioculturel et photographe.